

pour arrêter le sang qui s'échappait toujours avec abondance, ce qui le réduisait à un état de faiblesse extrême. Il passa ainsi toute la nuit et le jour suivant jusque vers cinq heures du soir.

“ Un médecin ou, pour mieux dire, un sorcier indigène fut appelé. Quant à nous, nous ne fûmes nullement informés de ce triste accident. Ce n'est que le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, que la nouvelle arriva à la mission, par le père Vynck qui revenait de faire le catéchisme dans un village situé à trois heures de Kibanga et où il avait appris que Kabonga avait été, la veille, dévoré par un crocodile et ramassé en morceaux sur les bords du Tanganika.

“ Je rentrais en même temps que lui d'une visite dans un village voisin où j'avais baptisé une pauvre négresse à l'agonie et qui partit pour le ciel quelques heures après. En arrivant, le père Vynck nous fit part de ce qu'il avait appris ; mais, étant admis que chez les nègres un seul récit ne donne presque jamais la vérité, nous prîmes immédiatement d'autres informations. Un de nos catéchumènes, dont les témoignages sont plus sûrs, entra à ce moment à la mission pour nous dire que Kabonga était mort : “ Pourtant pas tout à fait, ajoutait-il, il respire encore, mais il ne parle plus. ” A cette nouvelle qui fit renaître dans nos cœurs l'espoir de le sauver, si nous pouvions arriver à temps, notre vénéré prêtre me dit : “ Partez immédiatement, que Dieu vous accorde la joie de pouvoir le baptiser. ”

“ Prendre quelques remèdes, des bandages et mon petit sac habituel fut l'affaire de quelques secondes. Notre âne préparé à la hâte devait m'aider à aller plus vite ; mais j'avais compté sans la difficulté du chemin qui, suivant les bords du lac, devient impraticable à une bonne distance de Mbingou pour les cavaliers. Je laisse là ma monture à longues oreilles pour couper au plus court à travers les hautes herbes qui croissent sur le rivage du Tanganika. Chemin faisant, j'égrenais mon chapelet en l'honneur de Notre-Dame d'Afrique, lui demandant la faveur d'arriver à temps.

“ J'arrive enfin tout essoufflé dans le village et je demande si Kabonga est mort ! On me répond par ce mot laconique, mais bien consolant pour moi alors : *Bado !* “ Pas encore. ”

“ Je demande à le voir. On me conduit immédiatement dans une case provisoire couverte de feuilles de bananes encore vertes, construite à la hâte pour celui que l'on regardait déjà comme mort. J'entre auprès de cet ami épuisé par tout le sang qu'il avait perdu. Il était étendu sur une natte en roseau. Sa femme, assise à ses côtés, lavait ses blessures ; en face de lui, au milieu de la hutte, était le nègre qui avait plongé en même temps que lui dans l'eau et qui s'en était retiré la vie sauve. Kabonga ne parlait plus depuis midi, me dit-on ; je voulus cependant lui adresser quelques paroles d'encouragement, et lui dire encore une fois quelques mots du bon Dieu dont je lui avais parlé si souvent. Il reconnaît ma voix, ouvre les yeux et essaie aussitôt, dans un effort suprême, de se soulever ; mais il retombe lourdement sur sa natte. Alors, s'appuyant sur sa femme, il réussit à s'asseoir et à prononcer ces quelques paroles ;